Jean-Yves Le Naour, *Djihad 1914-1918. La France face
au panislamisme*, Paris, Perrin, 2017, 299 p.

Daniel Rivet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/10437>

DOI : 10.4000/cdlm.10437

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 253-255

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Daniel Rivet, « Jean-Yves Le Naour, *Djihad 1914-1918. La France face au panislamisme*, Paris, Perrin, 2017, 299 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 97/1 | 2018, mis en ligne le 19 juin 2019, consulté le 06 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/10437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.10437>

Ce document a été généré automatiquement le 6 mars 2022.

© Tous droits réservés

Jean-Yves Le Naour, *Djihad 1914-1918. La France face au panislamisme*, Paris, Perrin, 2017, 299 p.

Daniel Rivet

- 1 Il ne s'agit pas dans ce livre d'une recherche de première main, affûtée par une connaissance étendue de l'islam méditerranéen dans le premier quart du ^{xx}e siècle, mais d'une synthèse rebondissant sur une longue série d'ouvrages consacrés par l'auteur à la première guerre mondiale. Le livre se ressent d'avoir été écrit à la va-vite, avec un style relâché, voire familier, dont la maison Perrin n'est pas coutumière. Le ton, pour parler du sultan déchu Moulay Hafid en Espagne, fait penser à la presse *people* stigmatisant le roi Farouk sur la côte d'Azur après sa déposition en 1952 et la traque de ce personnage par les agents spéciaux de la France en guerre assimilée à une opération de « drague » (p. 95). La manière dont il est parlé de la politique musulmane allemande tourne à la dérision : « il ne suffit pas d'agiter le Coran comme un morceau de gruyère sous le nez d'une souris pour attraper un musulman » (p. 155). L'officier algérien déserteur organisateur de la mise en condition des prisonniers nord-africains de l'Allemagne est traité de « Pinocchio à moustaches » (p. 190). Le cherif Husseïn de la Mecque, d'abord acquis aux Ottomans, ne fait que « retourner sa djellaba » en passant du côté des Anglais (p. 201). Il faut passer sur ce mode opératoire qui sent l'émission pour télévision et tirer les fils directeurs de cet essai vite expédié.
- 2 Le premier, déroulé à partir de sources allemandes et françaises, suit d'assez loin la politique panislamiste de l'Allemagne depuis le spectaculaire voyage en Orient du kaiser Guillaume II en 1898. L'auteur n'a consulté sur ses préliminaires ni les travaux de Pierre Guillen, ni ceux de Jean-Claude Allain, orfèvres en la matière. Le ralliement d'Istanbul à Berlin le 2 novembre 1914 et la proclamation du *djihâd* le 11 novembre qui suit sont, par contre, l'objet de commentaires avertis. L'Allemagne croit détenir avec le *djihâd* une « arme de destruction massive », qui, en fin de compte, ne sera nulle part opératoire : un « pétard mouillé », écrit Jean-Yves Le Naour en conclusion. L'auteur procède à plusieurs tours d'horizon au fil de la guerre pour constater que les agents

allemands ne sont nulle part en prise sur le terrain, qu'ils s'infiltrèrent par voie de terre ou débarquent en force par sous-marins : de Kaboul pour enfiévrer l'Inde musulmane au Sous marocain pour relancer Ahmed el-Hiba, l'anti-sultan levé contre le protectorat. Pas plus, n'obtiennent-ils un franc et massif ralliement de leurs prisonniers de guerre nord-africains rassemblés au camp du Zossen près de Berlin, qu'ils cherchent à convertir en soldats du sultan Mehmet V. C'est que ce « *djihâd made in Germany* », selon la formule, célèbre, de l'orientaliste néerlandais Snouck Hurgronje, ne trompe guère les musulmans. Le conflit mondial oppose dans les deux camps des chrétiens et ne peut donc être l'objet d'une lecture binaire, voire manichéenne. D'ailleurs, un éminent cheikh de Damas le rappelle avec force : le Coran interdit de tuer sans discernement et recommande en premier la miséricorde.

- 3 De fait, c'est le « réveil arabe » à partir du passage d'Hussein du côté des Anglais qui achève de déconsidérer ce *djihâd* germano-turc qui, en définitive, n'obtient de succès qu'en Tripolitaine et dans le Sahara français, voire dans le Sud tunisien en 1916, et l'auteur eût pu insister sur ce terrain en s'appuyant plus longuement sur les travaux de Jean-Louis Triaud sur la confrérie Senoussiya. L'appartenance à un peuple ancré dans un territoire (Syrie, Égypte, Tunisie, Algérie, Maroc) précipite la cristallisation d'un sentiment (proto-)national attisé par les 14 points de Wilson. À juste titre, Jean-Yves Le Naour fait ressortir le « moment américain », qui opère de Damas à Rabat au sortir de la guerre.
- 4 Deuxième fil tiré avec une certaine dextérité par l'auteur : celui de la tentative d'une politique musulmane par la France en guerre. Il a consulté des archives, dont les procès-verbaux de la CIAM (Commission interministérielle des Affaires musulmanes) et lu nombre de travaux universitaires à ce sujet, dont ceux, fondamentaux pour l'Algérie, de Charles-Robert Ageron et Gilbert Meynier. Il passe au crible des sources écrites les projets d'accès à la nationalité française fourbis à l'intention des combattants nord-africains et pointe la cacophonie du milieu dirigeant français : opposition forcenée du gouverneur général Lutaud et de la forteresse coloniale algérienne à une telle réforme, divergences au sein de la CIAM entre les représentants des ministères de la Guerre et des Affaires étrangères, nuances entre députés ou publicistes « indigénophiles ». Il examine point après point (viande halal, rituel des inhumations, traitement des blessés, régime des permissions) la politique de l'État pour démontrer que la France est une puissance musulmane pratiquant à cet effet des mesures concrètes sur le front pour traiter à part, en musulmans, les soldats engagés ou désignés jusqu'en 1916 par voie de tirage au sort en Algérie. On n'en rappellera pas l'histoire bien connue depuis les travaux d'Ageron, Meynier, Marc Michel et Pautremat. De l'hôpital du Jardin Colonial de Nogent-sur-Marne à la mosquée de Paris consacrée en 1926, l'auteur suit de près l'élaboration d'une politique visant à aménager le culte musulman. L'affaire de la nomination d'aumôniers musulmans aux armées rejoint à cet égard l'actualité la plus pressante. Tout cela est vite dit, mais pensé avec justesse. Lorsque le parlement enterre le projet qui lui est soumis par Jonnart, le successeur de Lutaud à Alger, de créer à Paris un conseil d'Algérie inspiré par le *Council of India* à Londres, Jean-Yves Le Naour constate avec justesse qu'une inflexion, une bifurcation peut-être aurait pu s'inscrire dans la trajectoire algérienne de l'après-guerre, en faisant entendre enfin à Paris la voix de délégués algériens. Il consolide sa thèse, selon laquelle la France coloniale a fait échouer la tentative de dégrippage du système par la France républicaine faisant d'Alger la clé de voûte d'un conservatisme rétrograde. Il montre bien combien le parti ultra-colonial n'a cessé de jouer sur une série de peurs : celle du « fanatisme

musulman » assortie de l'épouvantail du *djihad* aveugle, puis celle du nationalisme arabe noyé dans le spectre d'une collusion monstrueuse, après 1918, entre Berlin, Moscou et Ankara.

- 5 Il reste que l'analyse de l'orientalisme allemand reste trop lacunaire. Par rapport aux érudits co-fondateurs de la première *Encyclopédie de l'Islam*, il y eut des deux côtés ennemis des islamologues partisans d'un savoir appliqué, d'une islamologie de l'action. Leur tentative de faire jouer les ressorts du califat ottoman ne ressortait pas seulement de la manipulation. L'ébranlement de l'*oumma*, provoqué par la suppression du califat par Mustapha Kemal en 1924, eut des répercussions qui n'ont pas fini d'avoir des effets : la tentative de restauration du califat (abbasside) par Daesh en atteste. Pour réussir cet ouvrage panoramique pressé, mais non dépourvu de vivacité, il eut fallu une familiarité bien plus étendue avec le monde islamo-méditerranéen.